

Moyse Charas et les Vipères au Jardin du Roy

Par M^{me} le D^r MARIE PHISALIX

En l'an 1698, mouraient respectivement, à Pise et à Paris, deux grands naturalistes, également savants, également illustres, également poètes, car ils pouvaient se combattre à coups de vers latins : ce sont Francesco REDI, premier médecin du duc Ferdinand de Toscane, et Moyse CHARAS, apothicaire-artiste, qui, neuf années durant, de 1671 à 1680, avait enseigné la pharmacopée galénique et chimique au Jardin du Roy.

Leurs recherches personnelles et indépendantes sur la Vipère, la source de son venin, les remèdes qu'on en peut tirer, eurent grande vogue au XVII^e siècle, qui était, en thérapeutique, « le Siècle de la Vipère ».

Moyse CHARAS, qui nous occupe tout spécialement, naquit à Uzès, le 2 avril 1619, de parents protestants.

De solides études, où s'était manifesté d'abord son goût pour la poésie latine, l'aiguillèrent ensuite vers la pharmacie. Il en franchit toutes les étapes, à Marseille, Montpellier, Lyon. Reçu maître apothicaire, il achète une officine à Orange ; mais il est attiré à Paris par cette soif d'apprendre qu'il a toujours manifestée, et sans doute aussi par des coreligionnaires distingués et importants ; il y arrive vers 1646, et suit les cours de chimie de l'un d'entre eux, l'apothicaire Nicaise LE FEBVRE.

Il ouvre alors boutique rue des Boucheries-Saint-Germain, avec enseigne : *Aux Vipères d'Or*, titre qui traduit à lui seul ses préoccupations dominantes, les Vipères et la Thériaque, avec lesquelles il avait déjà fait pratiquement connaissance pendant son stage chez ses divers patrons.

L'une et l'autre font l'objet de ses premières recherches ; il y marque tant de distinction que la Compagnie des Apothicaires lui confie, en 1667, la préparation officielle et solennelle de la Thériaque, qui jusque-là avait été laissée à des initiatives plus ou moins compétentes et bien souvent peu recommandables. Dès l'année suivante (1668), il publie *La Thériaque d'Andromacus*, fixant les règles précises de la préparation. Une seconde édition date de 1685.

Entre temps, Moyse CHARAS s'était lié avec Christophe GLASER, qui professait la chimie au Jardin du Roy. Il l'assiste dans son enseignement, en rédige même les leçons, sur la demande de quelques auditeurs et des étudiants en médecine, qui fréquentaient le

Jardin, et aussi par amour de la langue française, que GLASER malmenait peut-être un peu. Il condensa ces leçons en un *Traité de la Chymie*, qui parut en 1663, sous le nom de GLASER, et qui fut suivi d'autres éditions, notamment en 1668 et en 1670. GLASER cessait son enseignement au Jardin en 1671.

Mais, du point de vue du résultat, ce ne fut point œuvre stérile ; cette collaboration intime et bienveillante aux éditions du *Traité de la Chymie*, autant que la notoriété que lui valaient ses expériences sur la Vipère et la première préparation officielle de la Thériaque,



MOYSE CHARAS, démonstrateur de chimie au Jardin du Roy.

lui ouvraient les portes du Jardin du Roy. Elles le désignaient au premier médecin du Roy, surintendant de son Jardin, VALLOT, pour la succession de GLASER.

Dès lors (1671), Moyse CHARAS, apothicaire artiste du Roy, démonstrateur de la pharmacopée galénique et chimique du Jardin royal, put y suivre son inclination, encouragé d'ailleurs par Antoine DAQUIN, qui avait succédé à son oncle VALLOT, le 18 avril 1672, comme premier médecin du Roy.

A son officine du faubourg Saint-Germain, CHARAS recevait les Vipères qui lui parvenaient du Poitou, du Dauphiné, de la Bourgogne et de beaucoup d'autres régions du royaume ; mais c'était au Jardin du Roy qu'elles servaient aux démonstrations publiques et à la préparation de ces innombrables remèdes qui remplirent la pharmacopée royale, et dont il ne reste naturellement, après deux cent cinquante-cinq ans, aucun vestige.

Dès le début de 1672, CHARAS publie ses *Nouvelles expériences sur la Vipère*, « où l'on verra, dit-il, une description exacte de toutes ses parties, la source de son venin, ses divers effets, et les remèdes exquis que les artistes (les chimistes) peuvent tirer du corps de cet animal », sujet qui avait été l'objet d'une étude un peu moins détaillée en 1669. Cet in-8 est dédié à VALLOT. CHARAS nous informe lui-même que c'est le premier ouvrage concernant uniquement la Vipère qui soit écrit en langue française.

Cette publication marque le moment où s'établit entre CHARAS et REDI une polémique au sujet de la localisation du pouvoir de la Vipère, polémique qui subsistera après leur disparition, la même année, en 1698, et qui ne sera close qu'en 1781, par les expériences de FONTANA, confirmant les conclusions de REDI sur ce point particulier.

CHARAS soutient que « le venin n'est nulle part dans le corps de la Vipère quand celle-ci est tranquille, mais qu'il apparaît quand la Vipère est en colère : « Ses esprits irrités s'échappent alors par les crochets pendant la morsure ; l'effet est donc tout spiritueux... Hormis ce cas, dit-il, le suc jaune n'est qu'une inoffensive salive. »

Ce n'était pas l'avis de REDI, fondé sur la seule expérience : il affirme avec non moins d'autorité que tout le pouvoir de la Vipère, vivante ou morte, réside dans le suc jaune.

CHARAS s'appuyait d'ailleurs sur des faits incontestables, et pour la première fois démontrés : l'innocuité de certains cas de morsure, l'innocuité du suc jaune déposé sur la peau ou absorbé par la bouche. Il fit aussitôt, et tout exprès, de nouvelles recherches, qu'il publia sous le titre : *Suite aux nouvelles expériences sur la Vipère* (Paris, 1672), et qui est une réponse motivée à la lettre d'objections de REDI ; mais ces expériences, interprétées à travers le même voile déformant du phlogistique, alors en grand honneur, l'affermirent dans son opinion. Deux fois mordu plus tard dans les expériences sur les Vipères, auxquelles il prit part dès son entrée à l'Académie des sciences en 1692, il déduit encore, de la façon honorable dont il en sortit, des conclusions favorables à son opinion : en réalité, il avait eu la chance que les morsures fussent légères, et qu'il leur eût appliqué avec aisance et sang-froid tout l'arsenal thérapeutique qu'il préconisait : *ligature, thériaque, esprit volatil de Vipère...*, qui ne lui firent du moins pas de mal, et sans lesquels il eût vraisemblablement guéri rien qu'avec sa sérénité.

Il réhabilite le fiel (la bile), qui, jusque-là, avait été accusé de monter aux gencives et de causer tout le mal. Bref, il laisse de sa longue et persévérante étude des faits certains : *anatomie de la Vipère, innocuité du venin déposé sur la peau ou introduit par ingestion, innocuité de la bile*, qui pourraient sembler peu de choses à présent qu'ils sont connus, mais que CHARAS a dû extraire d'un inextricable fouillis. Jointes aux résultats de REDI, l'ensemble marque une ère nouvelle dans l'étude des animaux et de leur venin.

Cinq ans après son entrée officielle au Jardin du Roy (1676), CHARAS publiait la première édition de son œuvre maîtresse et qui résume son enseignement : *La Pharmacopée royale, galénique et chymique*, qui connut d'autres éditions en 1681 et 1691-1692. Elle fut traduite en toutes les langues de l'Europe, et même en chinois, sur ordre de l'empereur ; et il faut bien souligner, pour montrer la faveur qu'elle obtint, et qui classe Moyse CHARAS parmi les grands apothicaires, que ses formules restèrent en vogue jusqu'à la fin du

xviii^e siècle, et que tout le monde y recourait (1). Nicolas LÉMERY s'en est inspiré dans sa *Pharmacopée universelle*.

Pendant quatre années encore, Moyse CHARAS remplit avec grand succès ses fonctions de démonstrateur au Jardin du Roy ; il y eût peut-être terminé sa carrière, si des restrictions préliminaires à la révocation de l'Édit de Nantes ne l'eussent inquiété. Il ne l'attendit pas et, sacrifiant à ses convictions religieuses la place à laquelle il tenait tant, il passa successivement en Angleterre, où il prit son doctorat en médecine ; à Amsterdam, où le titre de citoyen qu'on lui décerna lui conférait la nationalité hollandaise ; en Espagne, où il se rendait dans l'intention de faire de la clientèle médicale, mais où, âgé de soixante-dix ans, il frôla les fagots de l'Inquisition et dut abjurer le protestantisme pour avoir la vie libre et sauve. Il revint enfin à Paris, où Louis XIV l'accueillit comme un converti, et signa en 1692 les lettres patentes qui le nommaient académicien-chymiste. Pendant six années encore, il travailla avec la même ardeur et s'éteignit, comme il a été indiqué, à Paris en 1698. Ses neuf années d'enseignement au Jardin du Roy ont été les plus intéressantes, les plus productives et les plus brillantes de sa belle carrière scientifique. Elles ont devancé de 225 années environ les recherches de science précise réalisées sur le venin de la *Vipère aspic* au Jardin du Roy, devenu le Muséum d'Histoire naturelle, par MM. C. PHISALIS et GABRIEL BERTRAND, et qui ont abouti en 1894 à la découverte de la vaccination et de la sérothérapie antivenimeuses.

(1) Pour la bibliographie complète de Moyse CHARAS, voir l'étude si intéressante et si documentée du D^r Paul DORVEAUX, intitulée : Les grands Pharmaciens-Apothicaires membres de l'Académie des Sciences (in *Bull. de la Soc. d'Hist. de la Pharmacie*, 1929, n^o 65, p. 329-390 : Moyse Charas), et Moyse Charas, la Pharmacie de son temps et l'Inquisition en Espagne en 1688, par MARIUS TALLON (in *Journal d'Uzès*, 1892, n^{os} 23, 25 à 29).